

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME I.

Marquis François de Barbé-Marbois

LETTRES //

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,
inclusivement.

EN QUATRE TOMES.

TOME I. 1-2 //

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL;
dans le Strand. M. DCC. LXXIV.

117-2

Fr 1307.5.6

Harvard College Library

Bowie Collection

Gift of

Mrs. E. D. Brandegee

Nov. 9, 1908.

(4 vols in 2)

P R E F A C E.

PEU importe au lecteur de ces lettres qui ait été le pere, ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde fait, sans se foucher, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poisson, & l'autre mr. le Normand d'Etiolès, fermier-général,

A 3 qui

P R E' F A C E.

qui perdit son épouse dans la marquise de POMPADOUR; que sous ce nom elle tint le timon de l'état pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, sinon de remords, âgée de 44, en 1764.

Dans une de nos lettres, madame mentionne des mémoires qui ne devoient voir le jour que lorsqu'elle ne le verroit plus : mais, soit qu'elle n'ait pû
les

P R E' F A C E.

les achever (& qui peut achever
ses propres mémoires ?) soit
qu'elle ne parlât que de ces
lettres, où elle se plaisoit tant,
& où le public doit tant se
plaire, ses meilleurs mémoires
seront toujours ses lettres. On
y voit les traits naïfs de son
cœur, & de son esprit, les res-
sorts mêmes de sa conduite pu-
blique & particuliere; de sorte
qu'elles ne laissent point à

A 4 douter

P R E' F A C E.

douter qui en soit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir.

Au reste, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du secrétaire de madame, lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres
aux-

P R E' F A C E.

auxquelles les lettres se sont adressées , sont encore en état de produire leurs propres originaux ; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies , excepté celui seul qui les avoit authentiquées.

De tous les genres d'écrire , l'épistolaire est le plus important comme le plus naturel ; & de tous les récueils de lettres dont les dames françoises aient

A 5 enri-

P R E F A C E.

enrichi leur langue , il n'y a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment que celui-ci une morale pure, un esprit brillant, les sentimens tendres & généreux, le style aisé & élégant.

Pour rendre ces lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en anglois, dans la vue non-seulement de complaire (s'il étoit possible

P R E' F A C E.

possible) également aux deux nations rivales en esprit comme dans le commerce ; mais d'en augmenter l'amitié & l'estime mutuelles, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoissance réciproque de leurs langues.

PROFANE

Le 1er jour de l'année, on doit

faire un sacrifice à la déesse

de la guerre, et on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

manière, mais on lui offre

un sacrifice de la même

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX. 1753.

VOS lettres, monsieur le duc, me font toujours plaisir, comme vous savez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne foyez encore plus exposé
que

que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les juifs, étonne toute l'Europe : le vieux maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec
dis-

discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis longtems, que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre ; & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George : mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations ; c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

L E T T R E II.

Au même. 1753.

MALGRE' toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique sont pour nous ; nous avons des vaisseaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des François, que
les

les sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer, & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponse sérieuse, & il n'en a pas eu. Monsieur l'ambassadeur s'est encore plaint, que la France construisoit des vaisseaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse, & elle n'en a pas eu. Le roi compte sur votre zèle, vos lumières, & votre vigilance dans ce tems critique : voyez tout, observez tout, examinez tout. Les anglois ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la duchesse * : c'est

* — de Queensberry.

une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur : ces caractères sont rares dans son pays, mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu, monsieur le duc, ayez soin de votre santé pour le service du roi, & la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en serois bien-aîsé, & j'en serois fâchée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

L E T T R E I I I .

A madame la maréchale d'ETRE'ES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des rois & des grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palfrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier ! Pour moi, je vous avouerai, que je n'ai pas eu fix momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes

lantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve sans cesse, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité.

{ Cependant il faut avaler le calice, tout dégoutant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres ; & les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurais pourtant m'imaginer, que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt

meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du roi, & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractère, & le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le roi sent bien que le parlement soutient les droits de sa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant : cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore, & qu'on méprise en même tems. Ces querelles ne vous affectent

festent pas , ma chere amie , parce-
que vous êtes éloignée de la scene :
mais moi elles m'affligent , parce-
qu'elles affligent le meilleur des rois.
Prions Dieu , qu'il inspire à ses mi-
nistres l'esprit de paix & de charité.
Avez-vous vû notre comte * ? Je
l'ai chargé d'une petite affaire : il est
excellent pour les petites affaires.
Après celle-là j'en ai encore une au-
tre à lui donner de la même impor-
tance : je connais ses talens, & il en
faut faire usage ; parlez-lui ; je vous
embrasse tendrement.

* Le comte de Valbelle.

L E T T R E I V.

*A Mr. BERRIER *.*

NE parlons point de remerciemens, monsieur; si j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoissance au roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment, & le seul que j'attends de vous. Il faut surtout à présent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette im-

* D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin secrétaire des affaires étrangères.

importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve longtems. Ils disent encore , que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffriroit ; qu'une grande marine , & le grand commerce, qui en est la suite, supposent la liberté des sujets , comme dans une monarchie mixte telle que l'Angleterre , ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit , il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne serois pas bien aise que le roi descendît de son trône, & que de maître absolu-

absolu, il devint le premier serviteur de l'état. Croyez-vous, monsieur, que les françois soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît, que c'est une mauvaise excuse pour les ministres précédens, & elle n'en sauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, monsieur, avec zele, & faites respecter le nom françois dans les deux mers. Votre département est le plus important, comme le plus difficile : }
 qui commande à la mer, commande à la terre. Vous serez étonné qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma situation est singuliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé

TOM. I.

B plus

plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis, &c.

L E T T R E V.

A mr. DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre : si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela, mais je fais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune manière :

B 2 les

les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous ; on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent ; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zèle, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.

L E T T R E VI.

*A la marquise de BRE'TEUIL.**Mars 1754.*

JE vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils sont injustes,

B 3 &

& peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas ; car en pareil cas , la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine , car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres , je ne me soucie pas de les fâcher , ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée , puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis , & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite , puisque je vous aime tendrement , & que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle :

mais

mais savez-vous , madame , que je suis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine ? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ? Je devrois vous punir , & vous cacher ce qui est arrivé : mais mon cœur , que je consulte toujours , ne le veut pas. Je vous apprend donc que vous aviez été nommée à cette place , avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée , & qui a réussi : sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous , & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon , que vous veniez promptement

remercier le roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme
sec *, noir comme un démon, haïs-
sant comme Charles XII. les femmes
& les plaisirs, mais aimant comme
lui à la fureur la guerre & la gloire.
Il nous a fait beaucoup de mal dans
la dernière guerre, & il est venu of-
frir ses services pour en faire autant
aux anglois à la première occasion,
qui ne viendra peut-être que trop
tôt. Je finis ici ma lettre pour aller
souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma
belle marquise: aimez tout le monde,
& moi plus que tous les autres.

* Mr. Courtin, fameux partisan.

L E T T R E VII.

A la Comtesse de BRANCAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit évêque : est-il donc bien vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle duchesse ? Je ne crois pas que ce soit là une fonction épiscopale ; mais elle est agréable, & il seroit à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons-là *ce révérend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere ? Pour moi, je

B 5 sens

sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serviteurs & de très-humbles servantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de papier mâché,

mâché, c'est tout autre chose ; mais il faut suivre le maître ; & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose , je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse ? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille ; je veux la baiser & la marier, si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime

B 6 beaucoup

beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entens du bruit : voici les importuns qui viennent me chercher pour un petit souper , & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avois prévû que je m'ennuyerois hier, & j'ai deviné juste. Ah ! que les bienséances du monde sont une chose bien imaginée ! La compagnie ne me plaisoit pas : c'étoient des gens fort civils , très-fades , & dont les flatteries fesoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits , & vouloient me persuader

suader en dépit de moi-même que
 j'avois envie de briller avec eux.
 Croyez-moi, ma chere, tous les flat-
 teurs sont des fots qui s'imaginent
 que les autres leur ressemblent. Il y
 avoit aussi de belles femmes, mais
 ridicules, qui sembloient dire aux
 hommes, *voilà mon visage, admirez-le.*
 Quel tourment, ma chere comtesse,
 que ces petits soupers qu'on trouve
 si agréables & si délicieux ! Je suis
 presque convaincue qu'il n'y a per-
 sonne qui n'ait envie de bâiller, lors-
 que tout le monde se récrie qu'il a
 bien du plaisir. Pour moi, je n'y en
 ai point : mais en récompense, je ne
 manque jamais d'y attraper beaucoup
 d'ennui & une bonne migraine. Voilà

la

la vie agréable que je mene, & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de bassesses particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent, mais je les méprise, & ils ne me plaisent plus comme autrefois, ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites - vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre est assez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez : ce sont les marques d'amitié que je vous donne :

donne : tout cela est bon & vrai.
Quant au reste, je vous conseillerois
de ne pas le lire, si vous ne l'aviez
déjà lû.

Je suis, &c.

L E T T R E V I I I.

Au duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, monsieur l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme : mais on a peur que vous ne soyez pas assez vigilant pour observer les démarches des anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue : ils font de grands armemens dans tous leurs ports , ils font passer en Amérique des troupes & des munitions de toute espece. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches

ches que le roi d'Angleterre est toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos, & que les rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres, un françois fût la dupe des anglois, & j'ai bien peur que vous ne le soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique : il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre, & s'il en a reçu, vous voyez que

vos

vos bons amis d'Angleterre font des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en font : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais en attendant , je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit , j'en serois très-affligée & pour vous & pour moi ; car vous savez avec quel zele j'ai toujours été & ferai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur, ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis, &c.

L E T T R E IX.

Au même.

1755.

VOUS nous avez enfin trompés, monsieur le duc, parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siècle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois-cens vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la

la justice & l'humanité des anglois. Le roi a été surpris, & toute la nation est indignée : jamais personne ne les auroit crû capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Lôndres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi , & pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

.

.

L E T T R E X.

Au même. Juin, 1755.

JE pense, comme vous, monsieur l'Ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester déceimment à Londres; & on espere vous voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'événement de cette guerre; mais si la fortune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, & capable de faire tête aux anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promesses & la confiance de nos ministres, le roi n'est pas sans inquié-

inquiétude , ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir , & la mer ne semble pas l'élément des françois : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoi qu'il en soit , on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine angloïse , du nombre de leurs vaisseaux , de leurs matelots , de leurs troupes de terre & de mer ; informez-vous avec adresse de leurs desseins , de leurs négociations avec les princes du continent , de leurs ressources & de leurs projets , &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre , & il y a beaucoup d'apparence , de sorte que

que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties; car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente si contraire à sa gloire : les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monsieur le duc, qu'il

qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les monarchies absolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en servant notre roi & nos amis.

Je suis, &c.

LETTRE

L E T T R E X I.

A la duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de mr. de Montesquieu : c'étoit un grand homme & un bon citoyen ; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix ; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens & les gens de mérite le font , quoiqu'ils ne fassent pas tant de

Tom. I.

C bruit

bruit que les autres, & qu'ils soient plus modestes, sans préjugés & sans fanatisme. Le roi estimoit cet illustre mort, & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, fesoient mes délices. Quant à son *esprit des loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public, lorsque le tems aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage

tage d'être de ce nombre, & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, madame, le plaisir de vous obliger, &c.

L E T T R E X I I .

À la duchesse de CHAROST.* 1755.

VOUS me demandez, madame,
 ce que nous faisons à Versailles :
 nous parlons politique, nous battons
 les anglois ; nous pensons aussi à la
 paix. Comme vous aimez ces ma-
 tieres, & que j'en ai malheureusement
 la tête pleine, je m'en vais causer ami-
 calement avec vous un quart d'heure,
 après quoi, ma belle duchesse, vous
 irez à la Comédie, si vous avez mal
 à la tête. Pour commencer, je vous
 dirai

* Dame d'honneur de la reine.

dirai donc que le roi est pacifique :
 il n'a jamais oublié les leçons que son
 bisaïeul lui donna à ce sujet , lors-
 qu'il étoit encore enfant. Cependant
 il se voit aujourd'hui forcé de tirer
 l'épée pour venger son honneur &
 celui de sa couronne. Si on lisoit
 dans quelque histoire ces paroles :
 „ le roi de ce peuple saisit & con-
 „ fiska à son profit trois-cens vais-
 „ seaux d'une nation voisine qui
 „ trafiquoit en mer sous la protection
 „ des traités , & tous les hommes
 „ qui s'y trouvoient furent chargés
 „ de fers , & jettés dans des culs de
 „ basse fosse : ” on demanderoit aussi-
 tôt si cela ne s'est pas passé parmi
 les cannibales. C'est pourtant le roi

humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On diroit néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre, mr. de Maurepas disoit une fois pour plaisanter, que c'étoit sans doute par amitié pour les françois que les anglois avoient mis l'illustre maison d'Hanovre sur le trône, & pris pour leur roi le dernier des neufs grands vassaux

vassaux du saint empire romain. Auparavant, ils pouvoient presque dire qu'ils n'avoient que la chute du ciel à craindre. Mais à présent, il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat : il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le roi est résolu de donner aux anglois l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux, & sur leur refus on fera usage de la *derniere raison des rois*. On croit que les hollandois accepteront la neutralité qu'on

leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion , & nous ne pensons pas du tout à envahir leur île : il y a assez d'endroits, où nous pourrions les joindre.

Adieu, ma chere duchesse, je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne , pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, &c.

L E T T R E X I I I .

Au marquis d'ALBRET. 1755.*

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle; cette conversion du prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique: ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les anglois en murmureront, & nous benirons le ciel. Mais

on

* Ambassadeur à Vienne.

on dit que le vieux duc, qui est fort dévot dans sa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne fera-t-il pas maître après la mort de son père, & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion? les anglois & le *renard du nord* feront sans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche guere : mais il faudra les laisser crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je

Je pense toujours à vous, mr. le marquis : je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger, parce que vous servez bien le roi & vos amis, &c.

L E T T R E X I V .

Au comte d'AFRI. 1755.

ON se doutoit déjà ici de cette négociation des anglois en Russie, & nos ministres n'en paroissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchandé ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la czarine rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le roi George. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des princes de l'Europe changent à présent
presque

presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de vous, & des dispositions des hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *histoire de madame la marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande :

je

je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre , parce qu'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises & d'injures grossières. Les Anglois sont incapables d'écrire; ils ont plus de passion que de raison. Quoiqu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire : mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des anglois & à des laquais. Voyez, mr. l'ambassadeur , ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut
toujours

toujours vous remercier de vos lettres & de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable, & plus utile dans la position où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & avec succès dans une conjoncture fort critique ; soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambassadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand ministre : cela est fort heureux pour les affaires du roi, & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux, qui comme moi vous veulent du bien

bien , & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis, &c.

L E T T R E X V .

A madame DU BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon : cela est galant & naturel : l'amour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par
une

une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes est que le nôtre est plus aimable. Je suis tenté de croire qu'il a raison, surtout après avoir lû votre *Colombiade* ; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, madame, de me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, &c.

L E T T R E X V I.

*A mr. ROUILLE. * 1756.*

VOUS savez, monsieur, quelle est la résolution du roi ; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile : les anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience ; mais les rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox : on dit que ce mot signifie *renard* en françois :

* Ministre ~~de la marine.~~

des affaires étrangères

çois : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du roi que vous servez. Mr. d'Afri me mande que l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire; & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers,

tiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne font rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours

jours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

L E T T R E X V I I .

*Au maréchal duc de BELLISLE.**Mars, 1756.*

VOUS voyez, mr. le maréchal
 que les badauds de Paris dans
 leur babil oisif, peuvent quelquefois
 donner de bonnes idées & de bons
 conseils. Vous approuvez l'expé-
 dition de Minorque, & en effet, il
 sera fort plaisant d'aller dans un en-
 droit, où les anglois ne nous atten-
 dent pas, au lieu d'aller à Londres où
 ils ont si peur de nous voir. Je ne
 connois pas les ministres du roi Geor-
 ge; mais il paroît que ces gens-là ont
 perdu

perdu la tête, & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire; & au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que mr. de la Galissoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde sagesse du ministre anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé mr. de Richelieu pour le siege
de

de Port-Mahon : cet homme se croit propre à tout , se présente à tout , & obtient tout : il est intrigant , hardi , & parle bien ; on l'aime , & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse , quoiqu'il y ait bien de gens qui en seroient surpris & fâchés ! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre prince de Hesse est fâcheuse. Les anglois , par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets , l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens , ils auront une armée en Allemagne , qui sera , dit-on , commandée par le duc de Cumberland. C'est un mauvais général , qui n'a jamais battu qu'une poignée d'écossois ,

j'espere qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le roi de P.... * est sur le point d'accepter l'argent que les anglois lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, mr. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France & l'Angleterre ; & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique

* Prusse.

politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part, & d'en savoir quelque chose. Le roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances, &c.

L E T T R E X V I I I.

À la maréchale d'ETRE'ES.

Mars, 1756.

CROYEZ-MOI, ma respectable
 amie, que ce n'est pas ma faute si
 mr. le maréchal n'a pas le commande-
 ment de l'expédition de Minorque.
 Mais ceux qui ont beaucoup d'in-
 trigue l'emportent presque toujours
 sur ceux qui n'ont que beaucoup de
 mérite. Le duc de Richelieu a tout
 promis, & on a tout crû. Cependant
 c'est une petite affaire de deux mois
 tout au plus. On emploiera mr. le
 maréchal dans une autre occasion
 encore

encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance le duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le comte de Saxe disoit que ce duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en 1745, ou de manger ses bottes* ; il n'est pas venu à Paris , il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la dou-

leur que sa perte a dû vous causer :
 que ne puis-je vous consoler ! On es-
 pere vous voir bientôt à Versailles : &
 pour moi je le desire plus que per-
 sonne, pour vos propres intérêts &
 ma satisfaction particuliere. Je vous sa-
 lue, madame, avec tendresse ; croyez
 que je ne pense qu'à vous servir &
 à vous aimer, &c.

L E T T R E X I X.

Au duc de BOUFLERS. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je fais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'affocier à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recomman-

derai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros escadrons* : c'est pourquoy, comme le ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincerement le pauvre prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il
semble

semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.

L E T T R E X X.

*Au comte de TRESSAN **

6 Mai, 1756.

J'AI lû avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remerciérois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur, on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi

Stanislas

* Commandant en Lorraine.

Stanislas est vrai & touchant : c'est un grand homme, parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractère de la vertu : les lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblient. Toutes les fois que j'ai vu ce bon prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la marquise de Boufflers, & je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie, mr. le comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le roi de Pologne a un nain qui est un prodige, & qui fait mille espiègeries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir; mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon cœur madame la comtesse & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

L E T T R E X X I.

*Au marquis de la GALISSONNIERE.**Mai 1756.*

JE vous suis bien obligée, monsieur le marquis de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les anglois, pour vous & pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, monsieur, jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

*Au comte de STAREMBERG.**Juin, 1766.*

MR. Roullié m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie & celle de la France.

France. Il y a plus de trois cens ans que les augustes maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le cardinal de Richelieu avoit augmenté la breche ; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui haïssoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle : mais ce nouveau système, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parcequ'il est nécessaire, & ce prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence : mais si le ciel protège la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous ; & comme il faut

faut s'aider soi-même , nous ferons
tous nos efforts pour servir nos amis
& confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

*A la Comtesse de BRIENNE.**Juillet, 1756.*

MA chere amie, nous sommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire : à présent qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galissonniere a dissipé la
flotte

* Epouse du comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand écuyer de France.

flotte angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut : ce sont-là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les anglois, & qui n'en sont que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & fesoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'enivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire, de l'honneur de

de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vû un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher ?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire des grandes réjouissances ; & pour moi , je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête ; je lui ai donné cinquante louis , & le roi une pension de 400 francs : il faut que tout le monde soit heureux , & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable,

(80)

agréable , & qu'il me fasse rire.
Adieu, ma chere amie, je baise vos
belles mains, & votre petite fille.

Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le roi, & je n'ai pû les entendre sans verser des larmes : vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la daupline est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes chrétiens & civilisés se font la guerre ? Ce roi de Prusse, que notre Voltaire a appelé, je ne fais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une manière si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de

de Dresde malgré la reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette princesse à la chapelle, où il fesoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie qu'un roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons sincèrement le sort de cette illustre maison :

mais

mais j'espere que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance; vous pouvez en assurer tous vos amis.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

Au comte d'AFRI. 1756.

VOus êtes un ambassadeur bien heureux , puisque vous n'avez jamais que des bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos hollandois ; ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti est fort sage, & nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stathouder avoit encore vécu. Il étoit anglois par le cœur ; il avoit une femme angloise ; & le grand pouvoir

pouvoir que la dernière révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, & les hollandois entendent leurs intérêts : j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros prince* allemand, qui parle si familièrement de moi, & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation germanique, & encore moins avec des petits-mâtres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire :

* Mr. de Reischach, ministre de l'empereur en Hollande.

faire : vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs s'ils servent bien, on les paye bien : le dernier maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes suisse, mr. le comte, vous n'en croirez rien : mais pourcez exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables ;

vous

vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit, que vous en avez sur ceux des hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellens, surtout le Paul Veronese : le roi les a admirés le premier, comme de juste ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hasard ces chefs-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le roi vous le permettroit volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voya-

ge soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu , & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne sera pas de trouver des marchands , mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la nation hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte , & qui a été acceptée. Un état qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire , a de quoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent & se
rui-

ruinent. Les hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Mr. de Reischach, qui m'écrit ? Je ne fais pas pourquoi ce Mr. de Reischach pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse, parce que son prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre tems parmi ces bons hollandois ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là ; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-

rare & très-louable. Je vous salue cordialement, mr. l'ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du roi.

Je suis, &c.

L E T T R E X X V I .

*A la Comtesse de BASCHI.**Janvier 1757.*

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des rois. Ce bon prince qui devoit être adoré de tout le

E 4 monde,

monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrationnel attentat, je cours à l'appartement du roi qu'on avoit transporté dans son lit ; j'arrive toute essouffée, éperdue, & je me dispose à entrer : mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle ; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de
Dieu

Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

*A la maréchale d'ETRE'E.**Août, 1757.*

JE vous félicite sincèrement, madame la maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réussi contre son meilleur élève. Mais au milieu de ma joie, je sens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de son armée

au

au moment même de son triomphe.
 Un homme, que je n'aime pas, plein
 d'ambition & de vanité, a persuadé
 que la guerre alloit trop lentement,
 qu'on auroit pu la terminer dans une
 campagne, & qu'il étoit le héros à
 qui le ciel avoit réservé cet emploi.
 C'est cet homme qui va succéder au
 brave d'Etrées, au grand étonnement
 de toute la France & de nos enne-
 mis. Il faudra donc que notre cher
 maréchal revienne, mais couvert de
 lauriers, & honoré de l'estime pu-
 blique, ce qui est plus que suffisant
 pour dédommager les grands hommes
 de la perte de la faveur. Cependant
 je ne puis m'empêcher de plaindre
 la France, qui, à ce que je crains,

perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrâce, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie ; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante : je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune : quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & serai toujours votre sincere amie, &c.

LETTRE XXVIII.

*Au maréchal de SOUBISE.**Novembre 1757.*

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi , mais auprès du roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un général battu est toujours un mauvais général dans l'esprit du public : les parisiens surtout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le

le roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le roi de Prusse vous a tendu un piège, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matières; mais il me semble que je puis dire sans erreur, qu'une bataille est un jeu où les perdans passent presque toujours pour des fots, & souvent peut-être injustement. J'espère, mr. le maréchal, que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous savez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre roi à vous craindre. En attendant,

dant, je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuse jusqu'ici, il est bien triste pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous soyez le premier qui nous fasse verser des larmes. Ne perdez cependant pas courage : vos amis vous seront fideles & utiles, comptez là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu pour soulager ma douleur : j'ai peut-être tort, & ceux qui vous blâment encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France, que vous avez fait le devoir d'un bon général à Rosbach, & que votre défaite est la faute de la fortune, & non pas la vôtre : ce fera le premier

mier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez-vous, espérez & portez-vous bien. Je suis bien fâchée contre votre prince Hilbourghausen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille, & il s'est sauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre , a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

L E T T R E X X I X .

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présenter ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement , que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros , & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grève, il

a man-

a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin , considérant tous les apprêts de son supplice , comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme , & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés , qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes & la maison du Roi étoient sous les armes : je ne fais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire , à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant , & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baviile est mort ? Tout le monde le regrette ,
excepté

excepté sa femme, qui en pareil cas ne fera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie, & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme, que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de Mr. de Renecé ? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes
actuel-

actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans qu'on ne peut aimer ; mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere ; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

L E T T R E X X X .

Au maréchal de NOAILLES 1758.

HElas ! vous aviez raison, mr.
le maréchal; il est malheureu-
sement arrivé au comte de Clermont,
ce que tout le monde avoit prévu :
on disoit qu'il étoit brave & aimoit
la gloire, comme tous les Bourbons;
mais qu'il n'étoit pas bon général.
On disoit vrai, & l'événement a ju-
stifié l'opinion publique. On rapporte
que le roi de Prusse sachant qu'il avoit
été nommé pour commander notre
armée, dit qu'il falloit que la France
fut dans une grande disette de géné-
raux,

raux, puisqu'on avoit choisi un ecclésiastique. Le comte de Charolois, qui se connoît en hommes, & qui connoissoit son frere, lui dit à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere, vous feriez mieux de dire votre bréviaire !* Le conseil étoit fort bon : mais malheureusement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit ; qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendit le canon ronfler à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie con-

tre ce pauvre prince ; & cela ne peut être vrai , parce que cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un prince du sang soit assez lâche & assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer , mr. le maréchal , nous commençons à appréhender le succès de la guerre ; nous sommes battus partout , & nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes , de même qu'un homme riche qui tombe dans la misere souffre doublement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est surtout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent , les peuples se

se découragent, & sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans , que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu , il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur, qui gouverne le monde, est aussi puissant sur l'esprit des princes que sur celui des particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir, mr. le maréchal : donnez-nous au moins des conseils , & sauvez-nous, &c.

LETTRE

L E T T R E X X X I .

Au duc de BOUILLON 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remercîmens : les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite, & quand je paye mes dettes , personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités , nos ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets : je souhaite que

TOM. I.

F

cette

cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas. Quoi qu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné prince Charles Edouard nous aime encor assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux anglois ? L'expédition est dangereuse, mais grande, & digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite & sa valeur, nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à

Bouillon :

Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des anglois*. Comme il a pris un ministre de l'église anglicane, & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand prétexte. La première

fois que vous viendrez ici , & il faudroit que ce fût bientôt , on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, mr. le duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à madame la duchesse : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

LETTRE XXXII.

Amr. DUCLOS, Secrétaire de l'Académie françoise.

VOUS m'avez fait un beau présent, monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or ; c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a

F 3 bien

bien servi le roi, & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, messieurs, est le *cordon bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite sans contredit, & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

*Au Duc de BROGLIE.**Mars 1759.*

MONSIEUR le duc, le roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait espérer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le prince Ferdinand a donc vû à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au roi, ne restera pas sans récompense.

Il est fort satisfait de votre conduite; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille, qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée; elle est charmante pour le fond & pour la forme : le vieux maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos maréchaux sont jaloux; c'est-là votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & surtout un homme comme le prince

Fer-

Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire surtout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux françois, l'exemple de la valeur & de la conduite. Et nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, monsieur le duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

*A la maréchale de CONTADES.**Août 1759.*

LES malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation ; mais pour moi, par ma situation ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parce que j'ai souvent part au choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste & extravagant dépit, va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation : je
lui

lui pardonne , mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée , & pour vous & pour moi, que ce soit mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui ; on vantoit par-tout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur , & il est parti avec une confiance que je partageois , & qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag , par-

tisan de son armée : le voici tel qu'on me l'a montré : „ Je livre „ demain bataille aux François ; s'il „ échappe un seul équipage , vous „ en répondrez sur votre tête. ” Ce billet fait connoître que le prince étoit sûr de sa victoire , & qu'il ne fesoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complete ; tous les équipages & les munitions ont été pris , & nous voilà presque sans armée ; tout est perdu , l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne ; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort : mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur,

cœur, que notre maréchal put justifier clairement sa conduite ; ce qui est bien difficile.

Je suis, &c.

L E T T R E . X X X V .

Au maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé sa famille, & malgré le malheur des tems, je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il

est

est mort en héros ; les anglois mêmes le craignoient & l'admiroient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répète, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne, & qui me soit agréable. Votre département mr. le maréchal, est de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous
du

du naufrage; c'est tout ce que nous
osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le
nouvel impôt : je crois qu'il y a de
bonnes choses; mais il y a trop d'obf-
curité & trop peu de détails. Je vous
en parlerai encore.

Je suis, &c.

LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

VOUS m'avez écrit une lettre singulière, & votre conduite l'est encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de regner sous le nom du roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur
la

la conscience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit; je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre; mais vous êtes le seul qui ayez été bassement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez, j'aurois donc pû punir les insultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore.

Ce-

Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites: & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois, & que vous osez impunément cabaler contre moi: tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude: mais, mr. le duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouveroit que je suis reconnaissante.

noissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devrait en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis long-tems pour vous, & je desire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens, sur lesquels je vous prie de vous regler en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste & modeste, &c.

L E T T R E X X X V I I .

A la comtesse de BASCHI.

J'Ai vu madame de Lussac , qui
 m'a donné un baiser pour elle
 & un pour vous : je lui ai fait beau-
 coup de caresses , parce qu'elle est vo-
 tre amie , & qu'elle veut bien être la
 mienne. En vérité , ma belle com-
 tesse , vous avez de jolies amies ; la
 beauté cherche la beauté ; cela n'ar-
 rive guere parmi les femmes , mais
 vous n'êtes pas une femme comme
 les autres. Vous avez , avec toutes
 les graces de notre sexe , tout le mé-
 rite d'un galant homme , & c'est
 sur-tout

surtout pour cela que je vous aime.
La mort de madame de Crussol est
étrange. Comment ! enlevée en deux
jours par une petite fièvre. Les
amours ont sans doute bien répandu
des larmes : que les belles femmes
qui se portent bien vont avoir peur !
Je vois avec douleur qu'il n'y a rien
de durable sur la terre : on apporte au
monde un joli visage, & voilà qu'il
se ride en moins de trente ans, après
quoi une femme n'est plus bonne à
rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre
chose. Savez-vous bien qu'après le
plaisir de vous voir, ou de vous
écrire, un des plus grands pour moi
est à présent la lecture. Voilà comme
les goûts changent : je ne pouvois
pas

pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lû son *Ecoffaise* ? Connoissez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montrose, le généreux Murray & le vilain Frélon ? Tout cela est charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage ; car son caractère fait peur. Je suis étonnée que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, & qu'il soit si gai, si humain ; car la vieillesse est dure, & toujours

toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haïssoient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de mr. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour
revenir

revenir à l'*Ecoffoise*, (car je suis en train de causer ;) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la ; & , si vous l'avez lue, relisez-la encore , vous y trouverez de nouvelles beautés , après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur , qui est très-bon chrétien , quoi que disent les ignorans & ses jaloux.

Mais à propos de chrétiens , savez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle étoit hier à la messe du roi , belle & modeste comme un ange , & prioit Dieu avec une dévotion qui fesoit enrager les hommes , & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif : car c'est une redoutable

rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, &c.

L E T T R E X X X V I I I .

A la même.

C O M M E je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est un remede qui m'a toujours réussi. Il se passa hier au cercle une scene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & son honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant : il y a des fronts d'airain. La duchesse de S..... *
 qui

* St. Simon.

qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres, se tourna vers la mère du héros, & lui dit gravement : „ Hélas, madame, comment reçues-vous la nouvelle de la „ disgrâce de mr. votre fils ? Dorniez-vous ? Mangiez-vous ? Vous „ cachiez-vous de honte ? Aviez- „ vous envie de mourir ? ” Tout cela fut dit avec le ton que vous savez. Le maréchal, qui est philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme : mais il alla se plaindre au roi, qui se mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai soin de la petite Valbelle, parce qu'elle est belle & douce, & que vous la recommandez : cependant

dant je vous dirai en passant que j'ai déjà bien des filles , dont je ne suis pas la mere , & que les tems sont difficiles. Mais après tout , il faut faire du bien , & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a d'abord ébloui la petite personne , comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette foiblesse , mais il y a long-tems que j'en suis guérie. J'espere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois , je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu , ma chere ; le pauvre marquis

veut vous faire ses complimens malgré moi, & ce ne sont peut-être que des complimens : mais moi je vous embrasse avec toute la tendresse possible, comme aussi votre petite fille : je souhaite qu'elle ressemble à sa mere, &c.

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT. 1760.

J'Ai reçu avec bien du plaisir votre lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne : il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit crû. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *paste de famille* étonnera les anglois : mais il ne s'agit pas seulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve

G 4 que

que le plan est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le roi de Portugal, qui est le premier sujet des anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer ; &, quoi qu'il arrive, ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France, & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du conseil d'Espagne & la faction angloise. La faveur du roi & l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un état qu'un bon général,

général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre roi, & pour le bien de votre nation.

Je suis, &c.

LETTRE XL.

*Au marquis de CASTRIES.**Novembre, 1760.*

JE vous remercie de votre lettre
 & surtout de votre victoire *.
 Cette petite affaire, que vous venez
 d'avoir avec le prince de Brunswick
 est une consolation dans le torrent de
 calamités qui fondent sur nous de
 toutes parts. Le roi est fort content;
 & quant à moi, je suis charmée que
 ce soit à vous que nous ayons cette
 obligation : vous n'avez pas trompé
 nos espérances comme tant d'autres.

Les

* à Clostercamp.

Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les François n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le prince de Brunswick est toujours à craindre, & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pièces sa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes, ni raisonnables. Adieu mr. le marquis, vous êtes un homme admirable, envoyez toujours de pareilles nouvelles; nous en avons grand besoin. Tout le

monde vous aimoit, à présent on vous estime beaucoup; & je connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

Au Comte d'AFRI.

6 Novembre 1760.

JE ne fais pas si la mort du vieux roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer, & beaucoup à craindre. Le gouvernement anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi : les princes meurent, mais l'esprit général subsiste, & cet esprit est contre nous. Le nouveau roi est très-jeune : il doit haïr Pit autant
que

que son grand pere le haïssoit ; mais ce ministre conservera son poste malgré lui , parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix seroit de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant , mais possible. Est-ce parce que les Anglois désolent leur commerce , enlèvent leurs vaisseaux , & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe : Au reste , c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les états sont pour nous ; la canaille n'est rien , elle hait & aime sans justice & sans raison.

raison. Les états-généraux paroissent fort irrités contre les anglois à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le roi , & à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, &c.

L E T T R E XLII.

Au duc de WIRTEMBERG. 1760.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la lettre, dont votre altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'empire & la nôtre avec un zele, qui, à ce que j'espère, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres, &, si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages.

Mais

Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négociateurs. Nos ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espère aussi ; de bonnes troupes & un bon général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.

L E T T R E X L I I I .

Au duc de BELLISLE.

EN vérité vos feseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que, si le roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand mogul, ces messieurs ne trouvassent la chose fort facile, & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le

cerveau

cerveau d'un habitant des perites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que , pour acquitter les dettes de l'état , il faudroit seulement que le roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le roi fesoit une banqueroute suivant ce systême , je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misere du royaume : mais j'appris

j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au roi deux-cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à reciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les françois ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils feront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de

de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisieme succede bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie, notre crédit est perdu ; les anglois sont heureux, & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? Il nous faudroit la paix : mais comment l'obtenir, & comment

comment continuer la guerre? Le bon cœur du roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, mr. le duc, de le soulager en soulageant son peuple? Je serois bien-aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire, &c.

L E T T R E X L I V .

A la Comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre duc de Wirtemberg, que nous avons vû si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au roi ses douze-mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part; ce qui lui fut accordé. Le roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'impératrice, écrivit ce
billet

billet au prince Ferdinand de Brunf-
 wick : „ Le duc de Wirtemberg est,
 „ dit-on, avec les françois : le prince
 „ héréditaire mon neveu feroit bien
 „ de lui donner une petite leçon. ”
 Il vient de recevoir cette leçon, sans
 en être plus sage. Le maréchal de
 Broglie lui écrivit après son désastre
 pour l'inviter à se réunir à son armée,
 & à ne plus camper à part, de peur
 des conséquences ; ce qu'il refusa :
 sur quoi le général François a reçu
 ordre de renvoyer cet ami incom-
 mode & inutile dans son pays. Mais
 laissons là le duc de Wirtemberg.
 Je viens de lire le *Russe à Paris*, &
 je trouve qu'il ne raisonne pas mal
 pour un russe : il a bien raison ; la
 Fran-

France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême misère. O France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comédie des *Philosophes* : c'est un libelle grossier & sans esprit, j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, & je suis étonnée que les magistrats aient permis la représentation d'une satire personnelle. Mais quel est donc ce Palissot, qui se donne pour le protecteur de la religion & de la vertu con-

tre des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter mr. Palissot comme le bel-esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir ; j'aimerois autant , Dieu me pardonne , voir l'illustre mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que , *femina cosa , garrula , et loquace.*

LETTRE XLV.

A la même.

1756.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie. J'écris, madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres: je fais des mémoires sur ma fortune singulière, & sur les choses que j'ai vues qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirois bien des vérités désagréables pour

certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des fots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable : car les morts se moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite * de Fernay? Pensez-vous à moi? Priez-

vous

* Mr. de Voltaire.

vous Dieu pour ceux qui vous aiment? Toutes ces occupations sont bonnes & louables : c'est pourquoi je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que des jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter : je le méprise sincèrement, mais je voudrois faire plus. La belle comtesse de Neuville vient tout-à-coup de se jeter dans la haute dévotion; elle entend tous les jours quatre messes, communie toutes les semaines, & ne jette jamais la vue sur un homme : elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage : mais j'ai peur qu'elle ne

persévère pas, & ce seroit bien dommage. Convertissons-nous aussi mais sans faire de bruit, ni d'éclat, & sans affecter rien. Adieu, ma très-chère; si cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

L E T T R E X L V I.

A mr. BERRIER. 1761.

LES françois sont admirables : le bon peuple ! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'état pour fournir des vaisseaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies , n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre , où les par-

H 4 ticuliers

ticuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard : au reste il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les anglois haïssent les françois de tout leur cœur, & les françois les détestent sincèrement : ils sont toujours en guerre, du moins en intention ; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment ?

L'Angle-

L'Angleterre est entièrement dégarnie ; ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la première. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; & si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne françoise. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez, je n'en parlerai à personne, pas même au grand seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils, je crois qu'il le mérite : c'est une famille, où le courage est héréditaire, & qui a toujours bien servi. Pour l'expé-

H 5 rience,

rience, elle viendra ; il est jeune. J'aime les jeunes gens ; ils sont dociles, & aiment à s'instruire. Pour les vieux ils sont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur, c'est peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite ; vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais ; mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, & je ne ferois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre
que

que pour moi. Cependant j'aime & fers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le roi & l'état. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien : laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

Au comte de s. FLORENTIN.

MONSIEUR le comte , je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs , & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de mr. de Paris qui me demande familièrement des choses impossibles , quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois ni le pouvoir

pouvoir ni l'inclination de le servir.
 Je vous prie de le lui dire encore, car
 je ne veux pas lui répondre. J'ad-
 mire la sainte hardiesse de ces mes-
 sieurs : quand une fois ils se sont mis
 dans la tête qu'ils soutiennent la cause
 du ciel, ils parlent & ils agissent
 avec une hauteur que Dieu ne doit
 pas approuver, & qui est certaine-
 ment insupportable aux hommes.
 Ce ne sont pas des graces qu'ils de-
 mandent, mais des ordres qu'ils don-
 nent. Je m'imagine, mr. le comte,
 que votre département doit être le
 plus désagréable de tous : car si vous
 voulez parler raison aux ecclésiasti-
 ques ; ils vous contredisent par un pas-
 sage de la bible : je suis en peine de
 savoir

savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main , ce qui les fâche beaucoup : gardons-la avec soin, & fêsons-la craindre , de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour , & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune-homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis, &c.

L E T T R E X L V I I I .

Au Cardinal de BERNIS.*

VOTRE situation me touche
quoique vous l'avez méritée ;
& si je pouvois changer votre fortune ,
je le ferois encore , comme si vous en
étiez digne : mais il y a des choses
que je ne puis ni demander , ni ob-
tenir. Souvenez-vous de ce que vous
étiez il y a quelques années : vous
étiez pauvre , mais heureux & ai-
mable : votre ambition & mes bonté
vous ont gâté. A peine avez-vous
été

* D'abord ambassadeur à Vienne , puis
ministre d'état.

été employé dans les affaires, qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable , & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous : néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, &

si vous avez à la fin été sacrifié , ce
 n'est pas à moi , mais au bien de l'état.
 Mais parlons sérieusement : pourquoi
 déplorez-vous si amèrement votre
 prétendue disgrâce ? Qu'avez-vous
 perdu ? Les inquiétudes & les tour-
 mens de l'ambition ; & vous avez
 retrouvé le repos & la liberté avec
 un grand revenu & de grandes di-
 gnités. Vous êtes malheureux en une
 chose , c'est de ne pas sentir votre
 bonheur actuel , & de regretter le
 trouble , les inquiétudes & les peines
 qui accompagnent l'administration
 des affaires publiques. Toutes ces ré-
 flexions sont très-vraies , quoique mon
 cœur ne les sente pas aussi bien que
 ma raison ; & si j'étois à votre place ,
 peut-

peut-être ferois-je aussi foible que vous : mais j'en rougirois & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre , voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour , ni aux faveurs qu'on pourra vous faire , & que vous desirez : mais si cela arrivoit , ne prenez pas la peine de m'en savoir gré ; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part , &c.

LETTRE XLIX.

A mr. de BUSSI.

NOUS avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt est un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que
dans

dans le fonds ils n'en aient presque
 autant besoin que nous. Leur dette
 est immense, & augmente tous les
 jours; les soldats & les matelots com-
 mencent à leur manquer; & je ne
 fais pas si leur crédit, qui est leur
 seul soutien, pourra se soutenir en-
 core longtems. A proprement par-
 ler, nos guerres avec cette nation
 ne sont que des guerres de mar-
 chands, & n'en sont que plus diffi-
 ciles à terminer, parceque l'esprit de
 commerce ne veut point de rival.
 Mille particuliers de Londres qui
 font de grandes fortunes par la ruine
 & le massacre de leurs compatriotes
 mêmes, voudroient que ce jeu cruel
 durât toujours : ils peuvent aisément
 acheter

acheter le ministère & le parlement
 dans un pays où tout est à vendre,
 de sorte que, lorsque les marchands
 ont déclaré la guerre à la bourse de
 Londres, il faut qu'elle se déclare
 à St. James six mois ou un an après.
 Voilà le grand obstacle qui s'oppose
 à la paix jusqu'à ce que le roi d'An-
 gleterre ait des ministres assez hon-
 nêtes gens pour aimer le bien public,
 & mépriser les clameurs & l'argent
 de ceux qui s'enrichissent par la dé-
 solation des peuples. Vous dites
 que votre situation à Londres est bien
 désagréable : je n'en doute pas. Vous
 êtes exposé aux insultes d'un peuple
 brutal, & au mépris d'un ministre
 arrogant

arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : souffrez généreusement pour votre roi & votre patrie ; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez sur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez , s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas &

intéressés , qui préfèrent la guerre qui
les enrichit , à la paix qui n'enrichit
que la nation.

Je suis, &c.

Fin du premier Tome.

(100)

reveler, qui par son silence, a fait
reveler, à la fois, son silence, et
son action.

Il est, en effet,

11

Il est, en effet,

11